

sant sur le sol de la Grèce les mœurs, les usages et jusqu'aux lois de la France du 12e. siècle! M. BUCHON a saisi avec empressement l'occasion de publier dans son importante collection des chroniques nationales un manuscrit de la bibliothèque du roi, contenant des détails neufs et piquants sur cette partie de l'histoire byzantine. Ce manuscrit est un poème grec barbare qui avait fixé l'attention de Ducange et de Boivin, sans toutefois que ces deux érudits l'aient jamais publié. M. Buchon l'a traduit en français, et il est le premier qui en ait enrichi notre littérature historique. L'auteur original est inconnu, mais tout porte à croire qu'il vivait dans le 14e. siècle. Ce poème, écrit en vers politiques, est divisé en deux livres: le premier, de 1189 vers, contient la prise de Constantinople par les Francs, et quelques mots sur les événemens qui l'ont suivie; le deuxième livre, composé de 7002 vers, est entièrement consacré aux affaires du Péloponèse depuis la conquête qui en fut faite par Guillaume de Champlite et Geoffroy de Ville-Hardoin en 1205, jusqu'au règne d'Isabelle de Ville-Hardoin sa petite-fille, dans les premières années du 14e. siècle. Les détails géographiques sont d'une exactitude rigoureuse, mais le style du poème est loin d'offrir l'élégance harmonieuse des beaux âges de la Grèce antique. M. Buchon nous rend compte de cette circonstance avec une grande vérité. Les "soixante ans, dit-il, pendant lesquels les Francs avaient possédé l'empire de Byzance, avaient suffi pour défigurer la langue des vaincus, et cette corruption avait dû être plus grande encore dans le Péloponèse, conquis et gouverné en détail par des chevaliers français qui avaient morcelé ses vieilles républiques en autant de seigneuries et y avaient introduit leur langage. Ramon de Muntaner, un des chevaliers de la grande compagnie catalane qui vint aux secours d'Andronic et déposséda le duc d'Athènes, nous explique parfaitement, dans la chronique catalane qu'il nous a laissée sur cette expédition, la cause de cette corruption de la langue grecque. "Toujours, depuis la conquête," dit-il, "les princes de Morée ont pris leurs femmes dans les meilleures maisons françaises. Ainsi ont fait les autres nobles et chevaliers établis en Morée, qui ne se mariaient qu'à des filles issues de chevaliers français. Aussi, disait-on, que les meilleurs gentilshommes du monde étaient ceux de Morée, et on y parlait aussi bon français qu'à Paris." Notre chroniqueur paraît avoir été un moraïte élevé dans la maison et attaché au service de quelqu'un de ces barons français, en qualité de clerc. La conversation des écuyers, dans la salle d'armes, lui aura inspiré de bonne heure l'estime qu'il manifeste en toute occasion pour la franchise guerrière; et son mépris pour les petites fourberies, trop habituelles aux sujets d'un despote. C'est là sans doute qu'animé par le récit des prouesses des vainqueurs, il aura conçu le projet de les célébrer; et c'est là aussi qu'il aura puisé en partie cette habitude de mélanger sans